

Satire et humanisme de Bernard Dadié dans un nègre à Paris

Louis-Marie Ongoum

Volume 7, numéro 3, décembre 1974

Littérature négro-africaine

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/500345ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/500345ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (imprimé)

1708-9069 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Ongoum, L.-M. (1974). Satire et humanisme de Bernard Dadié dans un nègre à Paris. *Études littéraires*, 7(3), 405–419. <https://doi.org/10.7202/500345ar>

Tous droits réservés © Département des littératures de l'Université Laval, 1974

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

SATIRE ET HUMANISME DE BERNARD DADIÉ DANS *UN NÈGRE À PARIS*

louis-marie ongoum

S'adressant aux Européens, Jean-Paul Sartre écrit dans *Orphée Noir* :

« Car le blanc a joui trois mille ans du privilège de voir sans qu'on le voie... L'homme blanc, parce qu'il était homme, blanc comme le jour, blanc comme la vertu, blanc comme la vérité, éclairait la création comme une torche...

« Aujourd'hui, ces hommes noirs nous regardent... des torches noires à leur tour éclairent le monde, et nos têtes blanches ne sont plus que de petits lampions balancés par le vent.

« Nous nous croyions essentiels au monde, les soleils de ses moissons, les lunes de ses marées : nous ne sommes plus que des bêtes de sa faune...

« Au moins espérons-nous retrouver un peu de notre grandeur dans les yeux domestiques des Africains. Mais il n'y a plus d'yeux domestiques : il y a des regards libres qui jugent notre terre... »

Cet extrait, s'il n'est pas sans quelque ironie, traduit néanmoins assez bien le désarroi qui s'empara de toute la culture occidentale au lendemain glorieux de l'éclosion d'une pensée purement négro-africaine, et témoigne du bouleversement que celle-ci y fit. Les blancs, contraints à partager avec les noirs leur état d'hommes (car le noir n'avait pas encore, à leurs yeux, avant cette date, l'état complet d'homme, i.e. d'un animal auteur d'une culture originale) étaient bien obligés de reconnaître, contre force preuves, et Sartre le dit, que « des torches noires » pouvaient « à leur tour éclairer le monde » et que désormais, l'homme noir était *libre* de voir et de juger à sa manière, et rien qu'à sa manière, celui qui l'avait longtemps et impunément regardé (au sens fort que lui donne Sartre), i.e. celui qui lui avait refusé toute personnalité, celui qui avait longtemps refusé de lui reconnaître une culture originale. Et ces regards, si « domestiques » autrefois et rebelles, dans leur liberté aujourd'hui, c'étaient ces intellectuels africains, tous formés à l'école étrangère, mais qui, sous un même élan de

fidélité et de témoignage à la terre ancestrale — la négritude — se retourneront contre leur mère spirituelle, pour clamer au monde l'indépendance de la pensée africaine intègre (i.e. incorruptible). Après avoir essayé « d'occidentaliser » l'Afrique, l'Europe allait se laisser africaniser. Ces hommes, c'étaient et ce sont encore Senghor, Camara Laye, Aimé Césaire, Alioune Diop ; Hampaté Ba, mais aussi Bernard B. Dadié, car, l'attitude du Nègre qui observe à son tour d'un œil libre et alerte la terre de celui qui l'avait méprisé, c'est bien celle de Bernard Dadié, auteur de *Un nègre à Paris*, c'est bien celle de Tanhoé Bertin, le personnage unique de ce récit.

I - GENÈSE DE L'OEUVRE

En 1956, B. Dadié va enfin à Paris, cette ville qu'il avait pendant si longtemps désiré visiter. De ce voyage, il rapportera dans ses bagages d'épaisses notes prises au hasard de ses randonnées à travers la grande cité. Ce sont ces notes disparates qu'il classera pour les publier trois ans plus tard (1959), chez Présence Africaine, sous le titre connu aujourd'hui *Un Nègre à Paris*. Notons qu'en 1959, B. Dadié a 43 ans. Ses observations et ses réflexions ne seront donc pas celles d'un jeune homme. Elles seront celles d'un homme mûr, qui a déjà derrière lui une grande expérience des hommes et de la vie, d'un homme qui pour comparer l'Europe à l'Afrique, a une connaissance solide de son continent. Notons aussi qu'il y a près de 24 ans que B. Dadié produit des œuvres littéraires.

II - L'OEUVRE : « UN NÈGRE À PARIS »

La Forme : *Un Nègre à Paris* est une œuvre essentiellement satirique. Elle est constituée d'une seule lettre qui va du début à la fin du roman et que Tanhoé Bertin (le seul personnage de l'œuvre) adresse de Paris à un ami anonyme resté au pays. C'est donc une somme d'observations et de critiques faites au hasard des flâneries du héros. Tanhoé Bertin fouille partout, cherche à tout comprendre et à tout expliquer lui-même et librement : ainsi religion, politique, mœurs, jusqu'aux Parisiens eux-mêmes, rien ne lui échappe. Paris, à la limite, devient par extension chez Tanhoé Bertin et chez B. Dadié l'Occident, c'est-

à-dire toute la civilisation occidentale — Tanhoè Bertin aborde différents sujets, au gré de son expérience, sans aucun ordre, on s'attendrait en vain à voir un chapitre où une seule idée est développée. Il va, revient, et repart; tant pis s'il examine plusieurs fois un même aspect de la civilisation occidentale — Toujours avec la même verve, la même ironie et le même style alerte et léger.

Mais avant d'en arriver là, revenons en arrière au début de ce roman où Tanhoè nous confie ses émotions et l'esprit dans lequel il va faire ce voyage.

De Paris, Tanhoè a rêvé pendant longtemps :

« J'ai un billet pour Paris, oui Paris ! Paris dont nous avons toujours tant parlé, tant rêvé ! »

Comment a-t-il obtenu ce billet ? Un ami blanc le lui a donné après s'être étonné qu'il ne soit pas encore allé à Paris. Mais dans quelle optique envisage-t-il ce voyage ?

L'intention est frivole et banale, de prime abord :

« Je vais voir Paris, moi aussi avec mes yeux. Désormais je serai un peu comme tout le monde, je porterai une auréole, un parfum, l'auréole et le parfum de Paris. Je vais toucher les murs, les arbres, croiser les hommes. »

Mais elle n'en reste pas moins sérieuse et réfléchie :

« Je vais là-bas ouvrir tout grand (mes yeux)... je les ouvrirai si grand que les Parisiens en auront peur. Je vais les effrayer. Je tiens à les effrayer par ces yeux grand ouverts, cherchant à tout capturer et j'ouvrirai aussi mes pores et tout mon être... »

Tout l'objectif de Tanhoè est dans ces deux passages. Railler, étonner et critiquer. Sans arrêt. Car il ouvrira vraiment ces yeux tout grands pendant tout le temps qu'il sera à Paris. Mais ce qui fait le charme de cette satire, c'est le style de cette longue lettre, qui nous entraîne et nous oblige à rire, à rire, au point d'en oublier de redevenir sérieux. Car cette satire cède la place parfois à des réflexions sérieuses et profondes, toujours dans cette langue abondante en pointes de raillerie. La critique tourne parfois et même souvent en une comparaison entre l'Europe symbolisée par Paris et l'Afrique qui reste l'univers

entier de Dadié. C'est alors que se formulent les vœux sincères de Dadié, c'est alors que Dadié pose le problème du devenir historique du continent noir. *Présence Africaine* écrit en 1959, de ce livre qui venait de paraître :

« Un Nègre, parti à la découverte du monde, conte avec infiniment d'esprit et de philosophie ce qu'il a vu et entendu.

« On penserait aux *Lettres Persanes* si le roman de B. Dadié ne posait dans son innocence, les problèmes les plus actuels du devenir de l'Afrique et de l'appréciation mutuelle des valeurs nègres et occidentales ».

C'est sur ces derniers points que les ressemblances avec les *Lettres Persanes* s'estompent presque entièrement. Car si la forme reste la même pour les deux œuvres distantes de deux siècles (la forme épistolaire), le fond diffère sur bien des points :

— Montesquieu avait certes connu la colonisation, mais il n'avait point connu cette colonisation dont Tanhoè Bertin retrouve les traces à Dakar, en pleine Afrique.

— Les problèmes que le livre de Dadié posent ne sont point ceux des rapports entre les Occidentaux, mais ceux des rapports entre Européens et Africains, entre l'Afrique et l'Occident.

Le fond : Dès Dakar, T. Bertin commence à sentir la présence de la civilisation occidentale, dans ses aspects qui le choquent, c'est-à-dire la mécanisation progressive de la personne humaine ; déjà des questions fourmillent dans sa tête :

« Sommes-nous réellement dans un régime de liberté d'opinion ? L'homme est-il respecté comme il devrait l'être ? Ne veut-on pas faire de lui un robot, un perroquet, un mannequin ? Ne tend-on pas à lui enlever ce qui peut donner du prix à sa vie : le droit de penser librement — puisque Dieu lui a donné une tête à lui — de s'exprimer de même,... or où est la liberté, la tolérance, lorsqu'on voudrait que les hommes pensent de la même façon, prient de la même façon, dansent de la même façon, et plus grave encore, rêvent de la même façon ? »

Autant de questions qu'il se pose avant même d'être parti d'Afrique et auxquelles à Paris, il trouvera réponses. Dakar lui laisse une seule impression, qui le déroute ; à Dakar, dit-il,

« la mécanisation commence ».

A - La critique de l'Europe et de l'Occident

Les mœurs, la politique, la religion, pas un seul trait du Parisien qui n'échappe à l'attention de T. Bertin. Il est choqué dès son arrivée par l'homogénéité apparente de la population de Paris :

« Je suis à Paris, je foule le sol de Paris. Je regarde, partout des Blancs ; des employés blancs. Nulle part, une tête de Nègre. C'est bien un pays de Blancs. Il fait frais ; le soleil se cache de honte. Il a conscience d'avoir commis à mon endroit une injustice en me grillant de la tête aux pieds, alors qu'il arrive à peine à bronzer les hommes d'ici ».

Et surtout par l'extrême agitation de cette population. Dadié explique :

« S'il marche si vite sans jamais trébucher, s'il se meut avec autant d'aisance dans la foule la plus compacte, c'est que ses pieds ont des yeux, oui, des yeux, mon ami, des yeux qu'il nomme « œil-de-perdrix ! » C'est que, se dit Tanhoè, le Parisien est atteint d'une maladie inguérissable : la maladie de la bougeotte ».

Mais ce ne sont là que des observations préliminaires. Il poursuit ses analyses : les Parisiens vivent dans une indifférence qui l'étonne ; il remarque que deux personnes peuvent vivre dans des appartements voisins et des années durant, sans jamais se connaître ; nous sommes loin de l'Afrique où tous les habitants d'un village se connaissent et se parlent. Loin aussi de cette société régie par la fraternité dont rêve T. Bertin ; c'est avec une profonde amertume que le héros remarque que

« la fréquentation se fait par classe... Tout le contraire de ce qui se passe chez nous, où les hommes sont mêlés quelle que soit leur fortune. »

Les Parisiens se prétendent tous cartésiens et pourtant, ils sont aussi superstitieux que les Africains ; ils consultent les astrologues pour savoir ce que leur réserve leur avenir.

« Il a beau être brun, blond, le Parisien en tant qu'homme nous ressemble par beaucoup de côtés. »

Le Parisien étonne Tanhoè surtout par son conformisme aux règles établies ; le Parisien ne vit pas, il se conforme aux règles préétablies et transmises de générations en générations.

Ils ont compliqué extrêmement leur vie. Ils mangent dans plusieurs plats avec de nombreux couteaux et assiettes, et jamais avec la main, qui a été remplacée par la fourchette.

Les femmes ne sont pas épargnées ; Tanhoè se moque de leur coquetterie :

« Si la femme, dit-il, occupe une place si importante dans la société, c'est qu'elle porte culotte » ;

Cette culotte diffère de celle de l'homme par le fait que les femmes les passent par la tête ; il attaque leur envie folle de se rajeunir et raille les parisiennes :

« Elles sont si habiles dans l'art du maquillage qu'il n'est pas toujours facile de donner un âge à une femme... C'est faire preuve de manque total d'éducation que de demander à une femme l'âge qu'elle peut avoir. La femme a l'âge de son cœur ! Si à 50 ans, le cœur bat comme à 20, eh bien ! c'est qu'elle a 20 ans. »

Les Blancs croient qu'ils ont résolu les problèmes de la vie en développant leur économie, c'est une erreur, car cette civilisation de la machine aliène l'homme et en fait un rouage de la machine ; la preuve c'est que certains parisiens se révoltent et « sautent par-dessus le parapet de la Seine pour en finir avec la vie, la douceur de vivre que tout Paris chante ».

Le Blanc se trouve ainsi démystifié. Tanhoè Bertin parle en effet comme un nègre qui en partant d'Afrique croyait au mythe de la supériorité de l'homme blanc, plus proche de Dieu que des Noirs ; aussi est-il surpris de les voir si attachés à l'enfant, à la femme, et même aux animaux dont ils peuplent leurs maisons ; il est d'autant plus surpris que certains d'entre eux se plaignent de leur ville et désirent sortir de cette prison pour aller en Afrique. Il en conclut que les Blancs, malgré leur science, sont comme les Noirs, et que les hommes sont partout les mêmes et que les petites différences de couleur, de culture et de climat ne doivent pas constituer une barrière infranchissable entre les hommes.

« Nous parlons de coutumes différentes, de couleurs, de culture, de pays, mais les hommes ne sont-ils pas partout les mêmes ? N'ont-ils pas partout les mêmes besoins, les mêmes aspirations ? »

Pas plus que les mœurs de la vie parisienne, la religion n'échappe à la verve de Tanhoè Bertin ; la religion conçue par les occidentaux est un tissu de superstitions, dans lesquelles eux-mêmes se perdent ; c'est alors que naissent des contradictions flagrantes entre les cultes différents qui prétendent servir un même Dieu, à cause de la diversité des dogmes : ainsi, écrit le héros de Dadié :

« Le curé et le pasteur sont incapables de s'entendre, le curé parle à Dieu en latin et le protestant en anglais, les églises sont remplies de fleurs, de dorures, de statues fleuries et illuminées, tandis que le temple demeure d'une nudité glaciale. Le curé veut entendre les péchés pour les remettre, le pasteur refuse de les entendre laissant cette fastidieuse « fonction » à Dieu lui-même.

« Le Christ se trouve partagé entre ces deux hommes, sa doctrine d'amour, de fraternité divise ses propres ministres dans le zèle qu'ils mettent à se montrer dignes fils de Dieu. »

La superstition se traduit aussi par un autre trait de la vie spirituelle des Parisiens : les Parisiens croient rendre leur ville très forte en la mettant sous la protection d'une sainte.

L'Église occidentale est raciste. Parmi les saints qui ornent les vitraux de leurs églises, il n'y a aucun saint noir. Tous sont des Blancs comme si la sainteté n'appartenait qu'aux Blancs seuls. Par contre, tous les diables sont noirs, comme si la couleur noire ne pouvait représenter que le mal. Tanhoè (Dadié donc) en profite pour placer une de ses pointes de raillerie :

« Aux murs, des statues de saints, et parmi eux pas un seul noir. Je te le répète. Nous n'avons pas encore droit de cité dans le paradis.

« ... Nous sèmerions le trouble parmi les paisibles habitants du paradis. »

La doctrine d'amour du Christ sert donc à discriminer et à diviser les hommes.

Tanhoè raille aussi l'habitude que les femmes mariées ont prise de porter les anneaux : c'est, dit le héros,

« pour leur rappeler qu'elles sont encerclées, leurs passions rassemblées au service d'un seul homme, leur époux. Clôturées ».

Le jour du mariage, dit le héros de Dadié,

« le ministre du culte met des habits blancs pour attester de l'innocence des conjoints, allume des cierges pour dire que l'union est parfois brillante et que lui, il enlève son épingle du jeu ».

On le voit, ce n'est pas Dieu que Tanhoè critique, ce sont surtout les dogmes dont on entoure son culte, dogmes qui finissent par défigurer Dieu lui-même ; à la fin, Tanhoè est

« convaincu que les hommes prêteront à Dieu beaucoup de leur propre mentalité et qu'il ne faut pas prendre au pied de la lettre ni pour argent comptant tout ce qu'ils racontent. »

Les hommes d'État ne sont pas meilleurs que les ministres du culte. Le gouvernement n'est qu'au service d'une faction ; les revendications du peuple sont souvent vaines puisque, quand même un gouvernement est renversé, on trouve dans le gouvernement suivant les mêmes hommes qui ont tout juste changé de porte-feuilles.

Les gouvernements entraînent les peuples dans des guerres, juste pour gagner une parcelle de terrain, ce qui évidemment, produit le massacre d'une foule d'innocents.

Il faut ajouter à ces critiques de la civilisation occidentale ces réflexions burlesques que Tanhoè se plaît à faire sur lui-même, notamment lorsqu'il cherche à expliquer les mystères de la diversité des teints et de la création :

« Tu sais — adresse-t-il à son ami — lorsque Dieu créa les hommes, il les mit à cuire dans un four. Dès les premières flammes, le blanc se sauva, puis les autres le suivirent à mesure que la température montait. Seuls nous autres, bravement, pour prouver à Dieu qu'il venait de créer des hommes, restâmes dans le four jusqu'à ce que Dieu jugeât l'épreuve suffisante. »

Et quand le même personnage explique les ressemblances entre les Blancs et lui :

« Non, tout est dans le regard. J'étonne, c'est le terme exact, et ils doivent se demander quelle fantaisie avait pris Dieu de se tromper de couleur en me barbouillant de goudron. Ce qui me rapproche d'eux et leur confirme la méprise de Dieu, c'est la blancheur de mes dents. Même si elles ne sont pas très blanches, mon visage noir souligne leur éclat. C'est ça qui les fascine, me les attire. Des dents blanches dans une bouche aux lèvres épaisses et un visage de charbon. »

Mais Tanhoè Bertin, alias Bernard Dadié ne se borne pas à critiquer l'Occident. Il trouve d'autres côté de la civilisation occidentale que l'Afrique devrait adopter, parce qu'ils répondent à sa soif de la libération de l'homme noir.

B – L'éloge de l'Occident

B. Dadié ne cache pas son admiration pour certaines valeurs de la civilisation occidentale.

1. Il y a d'abord l'attachement des Parisiens à la liberté qu'il admire.

« Pour eux, écrit Dadié, rien ne compte plus que leur liberté, le droit de se dire parisiens, de rester parisiens, de savoir qu'à l'Hôtel de Ville, c'est un des leurs qui est là, et applique leurs lois. »

Cet attachement à la liberté se découvre dans les nombreuses luttes que le peuple français mena pour se libérer du joug tyrannique des rois. Dadié montre que, depuis les Gaulois jusqu'à nos jours, l'histoire de la France est glorieuse parce qu'elle est une preuve de dynamisme, de courage, de l'amour du progrès et de la liberté. Cette histoire, selon Dadié, est pleine d'enseignement pour nos jeunes nations. Paris, en effet,

« semble (leur) dire, étalant devant (eux) sa prodigieuse histoire : Du courage, mon ami, c'est le progrès, j'ai été au stade où tu es. J'ai connu le Romain, Attila, le Germain ; j'ai été détruite à plusieurs reprises, mais chaque fois les Parisiens ont retroussé leurs manches, craché dans leurs mains, empoigné les pioches et les truelles et pierre à pierre les maisons ont ressurgi. »

« C'est que, dit-il, les Parisiens sont « des êtres d'un autre âge, dans notre monde actuel. Des êtres qui placent l'amour de la vérité, leur liberté et leur indépendance au-dessus de tout » même de l'argent, à l'image de Ménage qui refusa de « prostituer » son art (la poésie) pour l'argent que lui promettait Louis XIV et qui n'eut pas de peur à lui dire en face non. »

2. Le patriotisme du Parisien est authentique. Ce n'est pas comme en Afrique où l'on

« croit que le patriotisme consiste à hisser un drapeau à sa fenêtre » ;

le parisien porte l'amour de sa patrie dans son cœur et ne le montre que le 14 juillet parce que

« ayant redonné au monde la notion de la liberté individuelle, le respect de la personne humaine, il voudrait qu'on s'en souviennne. »

3. Ainsi, grâce à ces luttes, les Parisiens ont su rendre leur ville agréable à tous les hommes épris de liberté. Malheureuse-

ment, les mêmes Parisiens en Afrique mettent les Noirs sous les fers. Ces mots de Tanhoè Bertin regorgent de nostalgie de la liberté :

« Nous aimons Paris parce qu'on peut plus que chez nous dire ce qu'on veut, même à un ministre, fût-il du département de la guerre... On ne pourrait venir de Paris sans être une torche dans les ténèbres qui règnent chez nous. »

B. Dadié admire la liberté que chacun a de vivre comme il le veut à Paris :

« L'Arabe, par exemple, vit à Paris en menant une existence orientale... Chaque défenseur de Paris défend son genre de vie, son village, son Paris, le Paris qu'il connaît. »

Seulement Dadié remarque que les « ténèbres » de l'Afrique sont dues à ces colons qui, au nom de la France, agissent en travestissant les principes de celle-ci, et ne représentent en réalité qu'eux-mêmes, car, écrit l'écrivain ivoirien

« comment peut-on opprimer au nom de celle qui a lutté la première contre les tyrans et les oppresseurs » (cité par Quillateau).

4. T. Bertin fait aussi l'éloge des écrivains, « vestales de la liberté », qui ont fait de Paris ce qu'elle est — c'est-à-dire une ville libre et belle. Il déplore le fait que notre continent ne soit pas propice aux artistes : c'est que les « grands sont trop grands » pour s'abaisser à les écouter et les jeunes Africains trop attachés à vivre à la mode pour s'occuper de l'art. Ce n'est pas sans amertume que Tanhoè écrit à son ami :

« On ne rencontre pas ici, envers les livres, la grande indifférence que nous manifestons. »

5. Un autre trait de la civilisation occidentale intéresse Dadié : c'est la place que tient la femme dans cette société mécanisée.

« Les femmes disputent avec agressivité le terrain aux hommes »

écrit Tanhoè. Ce que le jeune Ivoirien n'a pas encore vu chez lui. Ainsi Dadié pose le problème de la nécessité pressante de l'émancipation de la femme africaine. Il constate en effet que,

dans la société parisienne, c'est la femme qui assainit les mœurs françaises ; elles jouent le rôle de mécènes auprès des écrivains ; c'est à elles que reviennent l'éducation des enfants et la gérance du budget familial.

6. Ce qui attire Dadié enfin, c'est la démocratie française, où, écrit Tanhoé

« chacun a une valeur et représente quelque chose. Une voix, un parti, une couleur, un cercle. Aussi ne viendrait-il jamais à l'esprit d'un Parisien de crier à un autre « Tu n'es rien »... comme en Afrique ».

De même que Dadié ne se borne pas à vitupérer la civilisation occidentale, de même il ne se borne pas à opposer la civilisation occidentale à la culture africaine. Il pense trouver une véritable synthèse de ces deux cultures, où l'une ne prendrait pas le dessus sur l'autre. Seulement, il remarque avec amertume et un véritable chagrin que l'Afrique rejette progressivement ses valeurs en même temps qu'elle adopte des mœurs occidentales ; Dadié sent qu'il devient de plus en plus difficile de retourner aux sources, car

« le drame est que se mettre à leur niveau, c'est abandonner ses propres valeurs. »

Le drame est déchirant dans ces mots de Tanhoé :

« Rester soi-même dans un monde aux cadres brisés, aux valeurs avilies, dans un monde où l'on vous demande de fermer les yeux, la bouche et les oreilles, et de se laisser conduire comme un mouton à l'abattoir ! »

Les plus grandes valeurs africaines sont la simplicité, la fraternité, la chaleur humaine qui rend la vie aisée, même dans la pauvreté. Laquelle, entre la civilisation occidentale et la fraternité africaine, faut-il sacrifier ? C'est un problème que Dadié trouve faux pour l'heure actuelle.

« L'essentiel, écrit Tanhoé, pour l'instant, c'est de prendre hardiment position sur ces problèmes cruciaux, de retrousser ses manches et de bâtir rapidement la nouvelle société telle qu'elle pourra sauvegarder la chaude communauté d'hier et les exigences actuelles d'une nation civilisée. »

III - DU SYMBOLISME DE « UN NÈGRE À PARIS » À L'HUMANISME DE BERNARD DADIÉ

En définitive, que représente Paris pour Bernard Dadié ?

Il y a bien sûr d'un côté Paris = la mécanisation de l'homme, la nature instinctive négligée au profit d'un grossier conformisme aux règles préétablies, bref la déshumanisation progressive de l'homme dans une civilisation de plus en plus conquérante. Il y a de l'autre, ce côté que Dadié admire beaucoup : Paris = terre de la liberté de l'homme, terre de la démocratie, de l'égalité.

D'où un double symbole dans *Un Nègre à Paris* (les deux symboles découlant chacun d'une des valeurs de Paris.)

D'une part, *Un Nègre à Paris* est un cri de détresse lancé à la face du monde. C'est un message non pas de sérénité, mais un message d'inquiétude. Par la satire burlesque qu'il fait de tout Paris, des Parisiens aussi, Dadié voudrait inquiéter les consciences, mettre en garde les hommes contre ce vice impuni de la civilisation contemporaine. C'est pourquoi il caricature au maximum tous les vices de la civilisation, parce qu'il voudrait que cette caricature porte fruit :

« Dieu fasse que nous profitions des leçons que nous donne Paris. »

D'autre part, *Un Nègre à Paris* peut être l'exaltation d'une valeur, qui, selon Dadié, donne tout son sens à la vie : la liberté, que le jeune Tanhoè Bertin retrouve chez les Parisiens. Les Parisiens qui sont

« des êtres d'un autre âge dans notre monde actuel »

où les valeurs élémentaires de l'homme sont bafouées au profit de l'égoïsme et de l'hypocrisie.

Au cri de détresse contenu dans le premier symbole répond donc l'espoir du second symbole. Dadié est conscient que la liberté de l'homme finit par prendre le dessus dans cette civilisation en détresse.

IV - L'HUMANISME ET LA NÉGRITUDE DE BERNARD DADIÉ

Plus que ces simples positions de l'écrivain ivoirien, *Un Nègre à Paris* pose les fondements d'un humanisme africain, d'une dimension non pas seulement continentale, mais aussi universelle. Cet humanisme consiste surtout en l'attachement de Dadié aux valeurs humaines, que la civilisation mécanisée a bafouées longtemps: telles la liberté d'opinion, la liberté de pensée, le progrès dans l'amour entre tous les hommes, dans le mépris des valeurs qui avilissent l'homme. Dadié se sent solidaire du Français luttant pour s'affranchir du joug des rois; aussi, c'est avec attachement qu'il écrit:

«Paris sera le dernier pays à se tailler les empires ou s'il lui arrivait d'en conquérir, ce serait pour faire régner la justice et fleurir la liberté. Ce serait pour briser des chaînes et non pour en remettre. Il a trop de respect de l'homme pour le mépriser, un sens trop aigu du progrès pour le freiner chez d'autres. Il est trop indépendant pour être à la remorque de quiconque voudrait l'entraîner dans des aventures où son honneur pourrait subir des taches.»

Et c'est par attachement aux valeurs humaines bafouées que Dadié écrit, et il y a tout le drame actuel de l'avenir de l'homme dans ces phrases:

«Le mal du siècle est de tourner, de produire le plus possible, de créer des richesses. L'homme est devenu un rouage; et on lui donne tout juste ce qu'il faut pour jouer son rôle, tourner aussi.»

«Je suis révolté quand je pense aux valeurs humaines qu'on a étouffées sciemment pour le plus grand malheur de l'humanité. Lorsque je regarde certaines têtes, je ne cesse de me dire: celle-ci aurait pu inventer quelque chose de formidable. La société pour des raisons obscures et bien égoïstes l'a stratifiée.»

Mais Dadié ne sombre pas dans un pessimisme formel. Face à ce problème crucial de la déshumanisation progressive du monde, Dadié conserve un optimisme encore fort; cet optimisme se lit dans ces passages de l'œuvre:

— «Je suis de ceux-là, de ces sans souffle que Dieu avait omis d'appeler, mais qu'il appellera un jour, parce qu'il est bon, juste, équitable.»

— « Dieu fasse que nous profitons des leçons que nous donne Paris », surtout pour ne pas tomber dans ce même abîme. C'est plus qu'une simple foi en un avenir meilleur de l'homme !

Quant à la négritude de Dadié, elle s'affirme, non pas comme une opposition de la civilisation occidentale à la civilisation africaine. Elle consiste dans une synthèse harmonieuse des valeurs africaines et occidentales, synthèse difficile à cause de l'envahissement de l'Afrique par la civilisation occidentale. Ainsi, au lieu de la sérénité, c'est le désarroi qui s'empare de nous. L'issue de l'aventure africaine est incertaine et c'est pour cela qu'elle l'inquiète davantage :

« Nous ne savons même pas, dit-il, vers quelle rive nous pourrions aborder, le gouvernail n'étant pas en nos mains. »

Nous voilà donc bien loin des frivolités des *Lettres Persanes* de Montesquieu, non pas parce que cette dernière œuvre ne pose pas de problèmes, elle aussi, mais surtout à cause du rattachement des problèmes qu'évoque *Un Nègre à Paris* à la réalité africaine et au drame de la civilisation industrielle.

Un Nègre à Paris, ce n'est pas une simple satire de la civilisation occidentale, c'est une véritable démonstration de l'humanisme de Bernard Dadié ; quelque chose comme un roman à thèse, qui démontre que l'avenir de l'Afrique n'est pas dans un rejet total et inconditionnel de la civilisation occidentale, mais dans la synthèse que peut donner la rencontre harmonieuse de celle-ci avec notre culture fondamentalement africaine. De même que dans l'Afrique il est impossible de tout prendre, il en va de même de la civilisation occidentale. Nous sommes irrémédiablement pris dans le cours de l'histoire et il faut avancer avec elle, tout en essayant de ne pas enfouir dans l'oubli ce à quoi tient toute l'originalité de la personnalité africaine. Cette même marche vers l'avant commande de croire en l'avenir où

« l'histoire ne sera plus celle des revues, des charniers, mais celle de l'homme tout court, relatant ses longues luttes pour sortir des ténèbres et se défaire lentement des forces qui l'obligent à traiter ses semblables en ennemis. »

Nous voilà loin de l'atmosphère du roman avec ce qu'il peut avoir d'imaginaire et de réel. Mais Dadié se refuse à être un

romancier, et se reconnaît tout simplement comme un poète et un penseur ; il le confie à son ami Quillateau, son biographe :

« Tout ce que j'ai publié, ce sont des poèmes, des contes, des récits, des nouvelles. Je dis récits et mieux encore des réflexions sur les cultures des peuples. Climbié est le premier. *Un Nègre à Paris* en est un... *Paris à la loupe*, la ville où nul ne meurt, *Patron de New York*.

« En tout cas, ce ne sont pas des romans. C'est pourquoi je ne me considère pas comme un romancier. Dans toutes ces œuvres, il n'y a pas un personnage imaginé que nous puissions suivre à travers ses intrigues et les péripéties de sa vie. Au contraire, c'est un personnage réel, toujours moi qui regarde, qui examine les coutumes, les mœurs, la culture d'un peuple (français, italien, américain) et juge relativement aux coutumes, aux mœurs et à la culture de mon peuple, pour y discerner les différences et les points communs dans la perspective de l'humanisme universel. »

Point n'est besoin pour nous de commenter ces éclaircissements que Dadié donne sur ce qu'on peut considérer comme les meilleurs véhicules de sa pensée.

Néanmoins, l'influence de Dadié est grande. Il inaugure en effet, avec *Un Nègre à Paris*, un genre nouveau dans la littérature africaine : le genre chansonnier, c'est-à-dire la satire rendue presque envoûtante par les paroles frivoles qui l'entourent. Ces mêmes paroles frivoles qui font si bien l'équilibre avec la gravité des problèmes posés par cette œuvre. C'est ce qui lui a valu ce jugement d'un critique littéraire : « On ne rend pas compte d'un tel livre... non on ne rend pas compte d'un tel livre : on dit de le lire. »

Université de Yaoundé